



JIM TULLY

sur l'Amérique
observations d'un ex-hobo

TRADUCTION ET PRÉFACE
DE THIERRY BEAUCHAMP

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



© Les Éditions du Sonneur, 2020
ISBN: 978-2-37385-226-4
Dépôt légal: septembre 2020
Conception graphique: Sandrine Duvillier
Titre original: *An Ex-Hobo Looks at America*

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JIM TULLY

sur l'Amérique

observations d'un ex-hobo

Traduction de l'anglais (États-Unis)
et préface de Thierry Beauchamp



SUR L'AMÉRIQUE

CELA FAIT QUINZE ANS que j'ai quitté la route et suis monté sur le ring pour tenter de me sortir du pétrin. Je suis devenu un « gamin de la route » à l'âge de quatorze ans. Je suis resté sur le trimard, ou à proximité, jusqu'à mes vingt et un ans environ.

Un gamin de la route est peut-être le rejeton le plus brutal des bas-fonds de l'Amérique. Né dans la misère, où la force et la ruse font office de lois, il en vient vite à se méfier de tout et à chercher des explications à tout, y compris à la gentillesse. Le gamin de la route entre dans la vie en aventurier maussade. Il possède généralement des qualités qui, mieux exploitées, l'élèveraient au rang de valeureux citoyen de la

classe moyenne. Pour espérer survivre, il lui faut sans cesse allier ingéniosité, énergie, sens de l'initiative et toupet sans limite. Il échoue généralement au pénitencier dans la peau d'un malfrat dominateur, rebelle jusqu'à la mort. De temps à autre, il se transforme en boxeur, tel Norman Selby, Jack Dempsey et Stanley Ketchell. Plus rarement, il se métamorphose en écrivain comme Josiah Flynt¹, Jack London et moi.

Un homme est ce que les vents et les marées font de lui. Passer un an sur la route dans sa jeunesse marque pour toujours. Sans don particulier, le rusé Flynt ne cessa jamais d'être un hobo. À l'époque de la publication de *The Powers That Prey*², où il s'en prenait à la police

1. Josiah Flynt Willard (1869-1907) passa des années sur le trimard, en Amérique et en Europe, d'abord par nécessité, puis pour documenter ses reportages et ses livres sur le milieu des vagabonds.

2. Littéralement, *Les Puissances prédatrices* (1900).

de New York et dans lequel il utilise le mot *graft*³ pour la première fois dans son sens actuel, il avait déjà accumulé assez de connaissances sur la route pour éviter les pièges que les laquais de la loi lui tendaient au cœur de la métropole.

Flynt était le neveu de Frances E. Willard⁴. Il renonça à ce nom après être devenu un jeune hobo. Les rigueurs de la route et de la prison eurent tôt fait de saper la vitalité de ce petit bonhomme ratatiné et accro à la cigarette, qui mourut à trente-huit ans.

Jack London, qui parcourait au milieu de la nuit les chemins de son vaste domaine en songeant au suicide, finit par se retrouver pour toujours sur une voie de garage, tel un vagabond

3. Le mot *graft*, qui signifie à l'origine *greffe*, se mit à désigner la corruption, l'escroquerie.

4. Frances Elizabeth Willard (1839-1898), grande réformatrice américaine, participa à la fondation de la Women's Christian Temperance Union en 1874.

désillusionné, à l'âge de quarante ans. Il avait gardé la mentalité d'un gamin de la route qui avait fait fortune.

Le trait qui fait de moi aujourd'hui un écrivain est aussi ce qui caractérise mes anciens camarades du trimard devenus truands et cambrioleurs : une nature impitoyable teintée d'ironie et de dédain. Une lecture des *Bas-fonds* de Gorki révélera cette même disposition d'esprit.

Les vagabonds sont des observateurs précoces et avisés. L'écrivain vagabond ne possède pas de plus belle qualité que son sens de l'observation, une fois qu'il a maîtrisé sa bougeotte. Jamais Gorki ne faillit sur ce point, London non plus. Ils ont aussi appris à ne jamais regarder posément un objet ou une personne : leur regard est toujours furtif. Traqués par la société, ils ne cessent d'être à l'affût du chien méchant et du policier. Encore aujourd'hui, si je croise un agent, mon premier réflexe est

de m'enfuir. Car l'espace d'un instant, je me demande de quel péché oublié il a pu entendre parler. La guerre entre la société et les hobos n'a pas de fin. Ces traîne-savates en haillons d'un monde auquel ils ne sont pas adaptés détestent les lois, les juges et leurs défenseurs en uniforme bleu.

Ma plus grande bataille mentale et spirituelle ne fut pas d'apprendre à écrire, même s'il me fallut presque huit ans pour achever mon premier roman, mais plutôt de trouver une raison pour purger mon cœur de son amertume et de me faire ma place dans un système social où prévalait une manière de penser moins rude et plus prudente. Car rappelez-vous que, pour m'en sortir, je n'eus d'autre choix que de laisser se développer en moi une férocité digne d'un Nietzsche en guenilles. J'avais très tôt découvert son fameux: « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », qui me fut d'un secours précieux pendant mes années de formation.